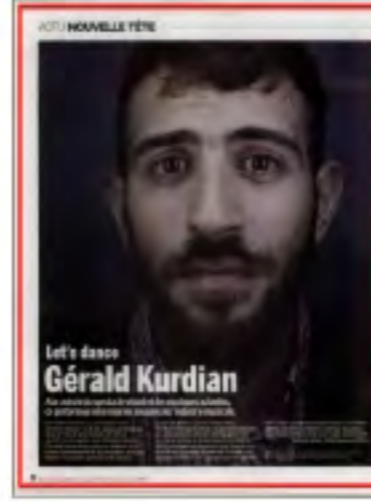




THIS IS THE HELLO MONSTER
REVUE DE PRESSE

les
Inrockuptibles

24 RUE SAINT SABIN
75011 PARIS - 01 42 44 16 16



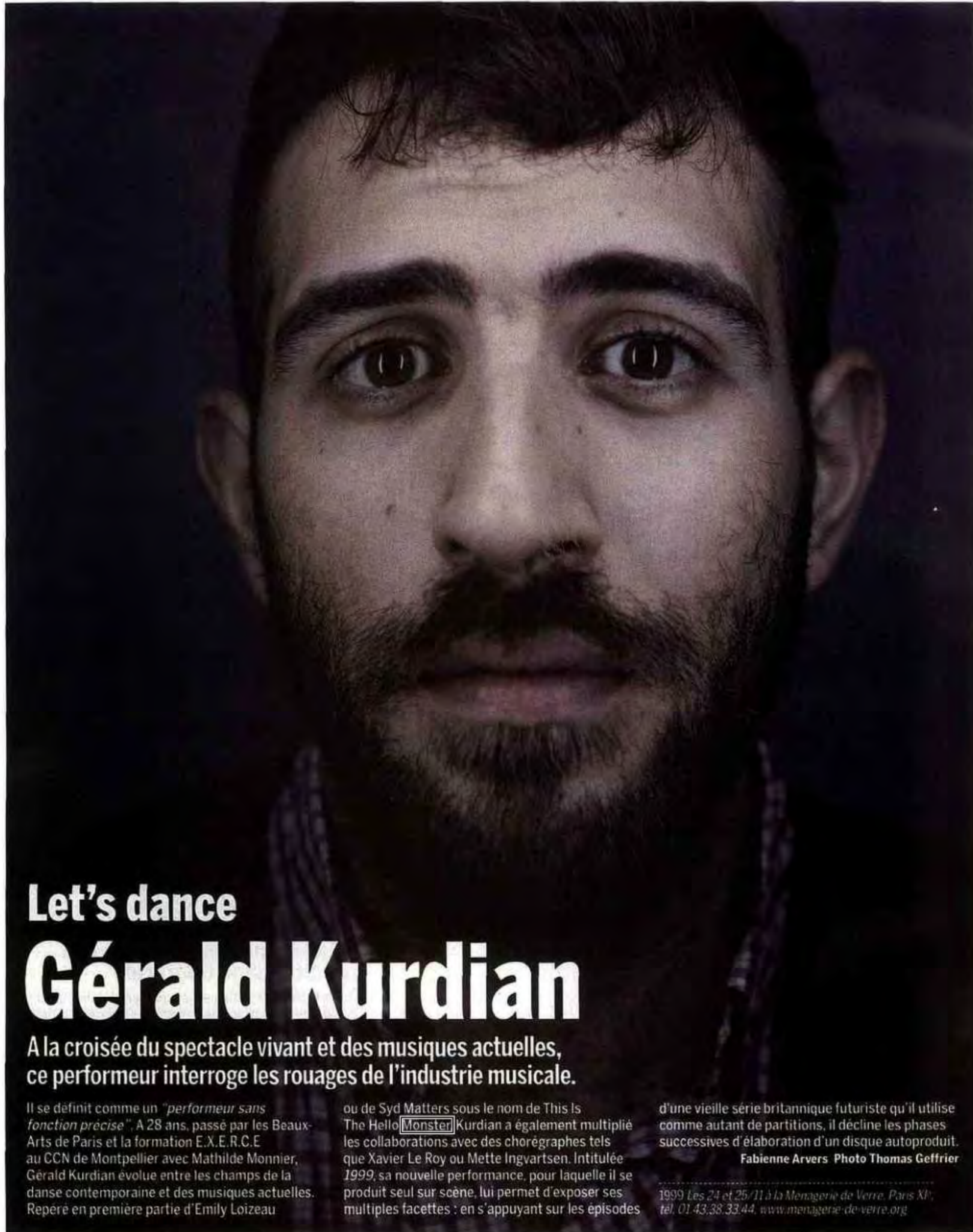
11/17 NOV 09

Hebdomadaire Paris
OJD : 35955

Surface approx. (cm²) : 516
N° de page : 18

Page 1/1

ACTU **NOUVELLE TÊTE**



Let's dance

Gérald Kurdian

A la croisée du spectacle vivant et des musiques actuelles, ce performeur interroge les rouages de l'industrie musicale.

Il se définit comme un "performeur sans fonction précise". A 28 ans, passé par les Beaux-Arts de Paris et la formation E.X.E.R.C.E au CCN de Montpellier avec Mathilde Monnier, Gérald Kurdian évolue entre les champs de la danse contemporaine et des musiques actuelles. Repéré en première partie d'Emily Loizeau

ou de Syd Matters sous le nom de This Is The Hello **Monster** Kurdian a également multiplié les collaborations avec des chorégraphes tels que Xavier Le Roy ou Mette Ingvartsen. Intitulée 1999, sa nouvelle performance, pour laquelle il se produit seul sur scène, lui permet d'exposer ses multiples facettes : en s'appuyant sur les épisodes

d'une vieille série britannique futuriste qu'il utilise comme autant de partitions, il décline les phases successives d'élaboration d'un disque autoproduit.

Fabienne Arvers Photo Thomas Geffrier

1999 Les 24 et 25/11 à la Ménagerie de Verre, Paris XI, tél. 01.43.38.33.44, www.menagerie-de-verre.org

84 R.P.M. FORUM LES ACTUALITÉS




THIS IS THE HELLO MONSTER

This Is The Hello Monster


WWW.MYSPACE.COM/TITHM

VIRGINIE@GOMMETTE-PRODUCTION.COM

Si Gerald Kurdian revendique l'amateurisme comme procédé de création, c'est au cœur d'une démarche de performer qui l'a mené de la Ménagerie de verre au Festival Mo'Fo en janvier dernier, avec son groupe This Is The Hello Monster. À l'en croire, l'homme prend bien soin de composer avec des instruments dont il ne sait pas jouer, et s'observe en flagrant délit d'autoproduction pour une performance qui prend le DIY pour sujet même. Élaborée en 2008 à la galerie Jeune Création, elle prend pour titre *1999...* Tout un programme. Avec le premier album de This Is The Hello Monster, on a la bonne surprise de découvrir un univers hautement musical – claviers, violoncelle et batterie à l'appui. Une ballade mélancolique sur un piano diaphane, une anicroche à un mégaphone déglingué, ou une ligne jazzy qui part telle une comète droit vers les aigus : la voix de Gérard Kurdian sautille de refrains impertinents en chœurs caressants, sans jamais se répéter ni trahir une ligne de pensée aiguisée comme le fil d'un rasoir – une poésie intelligente ou un raisonnement sensible, comme vous préférez. Car au-delà des discours, c'est bien dans la pratique que s'exprime cet appel au rêve et à la création. Avec un disque remarquable, un spectacle étonnant, une très jolie vidéo de *Toma Dutter*, This Is The Hello Monster fait entrer le monde de la musique en résonance, à travers un curieux miroir aux alouettes. Mais avant tout, il met entièrement en scène un univers délicat et majestueux.




FRANCS-TIREURS



THE FALL

YOUR FUTURE, OUR CLUTTER (Domino records)
Inceivable serial (rock) killer, Mark E. Smith semble si loin de la chute. *Songwriter* et ultime rempart de l'un des plus énigmatiques et chaotiques groupes de punk garage depuis trente-quatre ans, l'ex-docker de Salford (banlieue de Manchester) livre, avec ce 28^e album, une météorite. A renvoyer bien des groupes à leurs études trash, rock ou electro, notamment LCD Soundsystem, qui lui a beaucoup emprunté.



THIS IS THE HELLO MONSTER THIS IS THE HELLO MONSTER

(Gommette Production-BS Records)
Un uppercut en plein cœur, à coups de ritournelles retournantes. Ou comment un bricoleur-artiste (Gérald Kurdian, Franco-Américain passé par les beaux-arts) livre sans doute le disque le plus hypersensoriel de l'année. Soit neuf pépites antifolk qui revisitent une petite musique de jour tricotée à coups de canevas doux-doux, de douleurs low-fi et de mélodies minimalistes papillonnantes. De la pop song chrysalide qui illustre la renaissance de la créativité *made in France*.

THE DELANO ORCHESTRA NOW THAT YOU ARE FREE MY BELOVED LOVE

(Kütu Folk)
Secret trop bien gardé de la scène folk-rock indé cleric...
Orchestra réussit à ouvrir des



Inrockuptibles

24 RUE SAINT SABIN
75011 PARIS - 01 42 44 16 16

10/16 MARS 10

Hebdomadaire Paris OJD : 35955

Surface approx. (cm2) : 99 N° de page : 108

Page 1/1

10 chansons sur le net

Vampire Weekend

Giving up the Gun
Drôle d'équipe pour préparer la Coupe Davis : Joe Jonas, Li Jon, Jake Gyllenhaal et RZA font une partie de tennis dans le clip du nouveau single des premiers de la classe new-yorkais.
www.lesmrocks.com

Karen Elson

The Ghost Who Walks
Alors qu'un premier album est annoncé, la compagne de Jack White dévoile aujourd'hui un premier extrait de folk épuré et envoûtant.
www.lesmrocks.com

Beach House The Arrangement
Le duo de Baltimore continue de provoquer des rêves avec ce nouveau titre enregistré lors d'un passage sur une radio américaine
www.lesmrocks.com

Broken Social Scene World Sick
Le collectif de Toronto donne de ses nouvelles avec un extrait d'un album où se croiseront Feist et des membres de Pavement, Metric, Stars et Tortoise.
www.brokensocialscene.ca

Snoop Dogg

That Tree (feat. Kid Cudi)
Le plus très jeune Doggy Dog a eu la bonne idée de s'associer avec l'étoile montante du hip-hop US et de se faire produire par l'ubiquiste Diplo : cool.
www.youtube.com

Feist

He Was Free
En concert dans le cadre des JO de Vancouver, la Canadienne livre un inédit : anecdotique mais sympathique.
www.youtube.com

Josephine Foster

I Could Bring You Jewels
Après Carla Bruni sur son deuxième album, l'Américaine Josephine en fait tout un disque : l'adaptation de textes de la poétesse Emily Dickinson. Suramné, élégiaque et poétique, quoi.
www.myspace.com/josephinefoster

The Morning Benders

Excuses
Un Américain de San Francisco rassemble ses copains - trois batteurs, quatre violons, cinq guitaristes, des choristes - et signe un titre à rendre fou de jalousie Andrew Bird et Grizzly Bear.
www.youtube.com

This Is The Hello Monster

TV Shows
Un Parisien fan d'Eno accompagné sur scène d'un petit dinosaure invisible ? Le dinosaure s'appelle Jack et le multi-instrumentiste Gerald K, et ils tissent des mélodies bricolées amenant sagement vers l'enfance.
www.cqfd.com/
thisisthehellomonster

The Apples In Stereo

Dance Floor
Le septième album des Américains, qui paraîtra le 20 avril, se découvre à travers un premier extrait galactique et synthétique.
www.lesmrocks.com

LONGUEURS D'ONDES



THIS IS THE HELLO MONSTER ! s/t

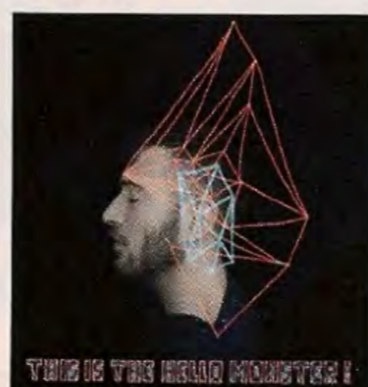
(BS Records / Gommette Prod)

Bienvenue dans un univers pop onirique à la fois classique et vintage. Les synthétiseurs 8-bits (un peu comme les bandes son de jeux vidéos comme Mario) côtoient sans soucis de bon vieux violoncelles au son aussi chaleureux qu'un feu de bois. Au-dessus de cette jolie mêlée, la voix de *Gérald K* se pose en arbitre géostationnaire. Cet ancien étudiant des beaux-arts fait appel à l'enfance, aux fantômes, à la nostalgie, mais surtout aux mélodies douces et profondes.

En simplifiant, on parlerait d'enluminures pop sur une base folk en anglais. Mais ce serait passer sous silence ces petits triturages sonores qui font la différence. Ce serait aussi oublier l'essentiel : la fragile émotion procurée par chacune des neuf chansons présentes sur ce premier album. Ne courez pas l'acheter en magasin, préférez cliquer sur les plate-formes de téléchargement pour vous coller ce petit monstre gentil dans votre baladeur préféré.

myspace.com/tithm

Eric Nahon



Les Inaccoutumés 2009 10 nov.-05 déc. 2009

Avec un zeste d'ironie en prime et un mélange des genres plus radical encore que les années précédentes, l'édition 2009 des Inaccoutumés réaffirme le rôle prospectif de la Ménagerie de Verre. Autant de forces vives qui se côtoient dans un même lieu, c'est rare ! Et encore plus jouissif quand elles abordent, en filigrane, de front ou en creux, dissimulées dans les interstices du sujet, la question du créateur et de son engagement (...)C'est dans cette perspective que 1999 de Gérard Kurdian et le film de Bettina Atala, les deux très bonnes sur-prises du festival, aussi jubilatoires que pertinentes, dévoilent la fabrication d'une production cinématographique, en déconstruisant ses mythes. L'envers du décor.

Gérald Kurdian est seul sur scène, entouré d'un bric-à-brac d'objets, instruments de musique et bricoles en tout genre. Sa posture, timide, ses déplacements, un peu gauches, sa diction, hésitante, lui donne l'air d'un Buster Keaton post-moderne. Doué d'une propension naturelle aux ratages, il déroule progressivement, avec humour et fantaisie, le scénario d'une comédie musicale, auto-produite en live, à l'aide d'un simple écran, d'un ordinateur et d'un appareil photo numérique. En véritable homme-orchestre, il est à la fois acteur, réalisateur, caméraman et diffuseur, allant même jusqu'à produire sur place le dvd de la bande son du spectacle. Davantage que les mélodies aériennes et romantiques qui ponctuent la pièce, somme toutes assez évidentes au regard de la production actuelle, on retiendra la force comique du jeune performeur, son anti-intellectualisme bon enfant et l'aisance avec laquelle il invente un objet artistique autonome, interdisciplinaire, parodique et critique.

GRAND ZEBROCK / Paris / Février 09

Bulletin d'informations du Grand Zebrock

«Dans le cru du Grand Zebrock cette année, il est un artiste atypique des plus originaux et des plus mystérieux. Gerald Kurdian s'est déjà construit un univers riche et se produit en solo sous le nom de This is the hello monster !. Son spectacle chatouille les frontières entre le prévu et l'imprévu, le vrai et le faux, un récital folk émouvant qui donne lieu à des situations improvisées et fabriquées sur le moment, au petit bonheur la chance. Entre le canular et l'illusionnisme, This is the hello monster ! semble jouer à la musique comme on joue au poker, laissant faire le hasard, et misant sur le bluff... Et ça marche !

Gérald Kurdian écrit ses premiers textes en banlieue parisienne, dans sa chambre ou sur ce qu'il trouve dans son école des beaux arts. L'artiste est né avec cette sensibilité à fleur de peau et une créativité diffuse qu'il exprime et expérimente dans toutes ses démarches artistiques. Gerald ne s'accorde pas avec les arts figés et se tourne d'abord vers les performances et les représentations en mouvement, associées à la musique. Mais depuis 2005, Gérald nourrit une passion plus secrète. Dans sa chambre, il compose des chansons d'amour à partir d'instruments de fortune, qu'il semble avoir trouvé sous son lit, oubliés dans les recoins de son enfance. Synthétiseurs, harmonica, glockenspiel, jouets, dinosaures, bourriquet, dictaphones, mégaphones, tout y passe. Entouré de cet orchestre bizarroïde, il reprend des mélodies qu'il aime et qu'il transforme. This is The Hello Monster était né.

Encouragé par le succès de ses expériences, Gérald commença à se produire en concert solo, pour faire la démonstration de ses découvertes et transposer ses expérimentations sur les autres. Maladroit et peu sûr de lui, This is the hello monster ! se cache presque des projecteurs et joue à merveille de cette fragilité apparente. Le songwriter sait qu'il dispose de cartes en main. Autour de sa voix mélodieuse et émouvante gesticulent et convergent les accompagnements incongrus qui se retrouvent comme par magie en harmonie. Sans en avoir

l'air, This is the hello monster ! enveloppe son public dans sa bulle dans une intimité qui ne peut laisser personne indifférent.»

GALOMAGAZINE / Paris / Octobre 2011

Revisiting the Party of 1999: Gérard Kurdian's "Space Opera"

by Alison Kjeldgaard

Ever feel nostalgia for the cheesy 1970s sci-fi technology that people once dreamt would rule the faraway future, also known as the year 1999? Fear not, for French performer [Gérald Kurdian](#) is here to bring his audience back to a simpler time of space ships and skintight, shoulder-padded uniforms. Part of the French Institute Alliance Française's *Crossing the Line 2011* festival, Kurdian's performance, *1999*, is a "space opera" composed of 48 episodes of the British sci-fi television series, *Space: 1999*. However, *1999* isn't supposed to be a tribute to the television show. Rather, Kurdian's performance is meant to redefine the musical spectacle, blending witty lyrics with lo-fi effects and audience interaction. "Pure poetry, really, in terms of [Kurdian's] presence on stage," said Lili Chopra, co-curator of the festival and artistic director of the French Institute Alliance Française (FIAF). "His lyrics, his music, his voice—it can be appreciated in many different ways." This was the fifth year of FIAF's *Crossing the Line* festival. Every year, FIAF brings an interdisciplinary, international group of artists together to perform in venues around New York. The mission of the festival is to create a platform for artists to explore the dialogue between art and society and evoke unusual, thought-provoking perspectives. "That's the fun of creating a festival like this," said Simon Dove, co-curator of the festival. "You don't really know how it will work. It's not something you can try out beforehand." Last weekend marked the end of this year's *Crossing the Line* festival. Next year, Chopra and Dove plan on keeping the festival fresh and imaginative. "We keep a great deal of flexibility in imagination of how we conceive the festival," Chopra said. Last Wednesday, Kurdian presented *1999* for the first time in the U.S. in FIAF's Le Skyroom on East 60th Street. Having performed *1999* for European audiences, he was interested to see how an American audience would react. "People related it to it very easily," Kurdian said after his performance. The audience played a key role. Like a stand-up comic, Kurdian adjusted his presence onstage according to the mood of the audience, creating an ever-evolving performance. "[The audience] can be moved," Kurdian said. "They can participate. They can put their input into the piece." Kurdian, also a Paris-based songwriter and radio artist, purposely used "lo-fi" effects to add to the audience's emotional reaction. A lone projector stood off to one side of the stage, alternately displaying slides and *Space: 1999* footage. On the other sat a keyboard and outdated recording devices. "I was looking for means to manage to play with the effects," Kurdian said, "for the audience to be moved—to be emotional about the performances." Chopra and Dove were pleased with how Wednesday's performance went. "It went extremely well," Chopra said. "There was such a warm and positive response from the audience." "His humor and irony and almost self-deprecating humor tend to undermine all those notions of what those systems are and what those structures are," Dove added. "He's found a very nice framework to present his music." Kurdian plans on continuing to create new artistic performances and music. Right now, he is planning a humorous lecture about magical practices in tribes. "How do we go from shamanism or paganism," Kurdian asked, explaining his idea for the lecture, "and then from paganism to the Internet?"

PARIS-ART.COM / Paris / Octobre 2012

Interview

Par Stéphane Bouquet

Stéphane Bouquet. Vous avez étudié aux Beaux-Arts de Cergy, à la formation de danse Ex.er.ce à Montpellier, vous faites beaucoup de musique. Comment vous définiriez-vous?

Gérald Kurdian. Je suis vraiment un musicien à la base. Je fais beaucoup de musique électronique, des accords simples, esthétiques, plutôt lo-fi, avec des outils un peu pauvres. Ce sont des chansons basiques. De la pop. Mais c'est vrai que mes études ont influencé les questions que je me suis posées et que je me pose encore. À l'époque aux Beaux-Arts, il y avait toute cette philosophie de l'art relationnel, du rapport à la durée et aux autres. C'était aussi des questions que l'on retrouvait dans la danse des années 2000 qui était en train d'avaloir tout le vocabulaire de l'art contemporain. Mais je trouve que l'art contemporain pose parfois la question du spectacle et de la relation de manière un peu maladroite. Ils font du relationnel dans des galeries d'art qui sont des endroits dévolus au commerce et pas à la relation.

D'où la pop?

Gérald Kurdian. On ne peut pas s'inventer un style, on travaille dans des dynamiques internes, c'est le corps qui décide. Mais il est vrai que j'ai un travail qui s'intéresse à la notion de collectif, qui se pose la question du groupe: que peut-on faire circuler dans un groupe? La pop crée un espace qui est une espèce de zone franche, où les affects circulent facilement, où l'interprète est plus émouvant que problématique. J'ai un groupe de musique électronique, *This is the Hello Monster*, et je me sers de ce groupe pour comprendre le spectacle, la performance spectaculaire, la relation du performeur à son public. Par exemple, en quoi le spectacle d'aujourd'hui est-il dans la continuité du spectacle d'avant: le chamanisme, les bals, le carnaval, les moments collectifs où l'on célébrait les morts, où l'on fêtait les printemps? Et comment le performeur remplit-il sa responsabilité de chamane? Comment peut-il renvoyer mystères, folies, peurs, à la société?

Concrètement, comment *The Magic of Spectacular Theater* intègre-t-il ces questions de la relation avec le public ?

Gérald Kurdian. C'est un concert, un vrai concert de musique indépendante —pas une mise en scène de concert— où l'on se sert des espaces entre les morceaux, des breaks, des zones où il n'y a que des basses par exemple, pour ramener autre chose: discours, images, objets, qui permettent de mettre ces questions en scène. Dans un de mes précédents spectacles, 1999, j'utilisais un écran et un appareil photo pour faire un film pendant le concert. Il y avait de ce fait deux situations en même temps: la scène et l'écran. L'écran faisait une sorte de zone franche, encore une fois, qui appartenait à tout le monde.

Et cette fois-ci?

Gérald Kurdian. Dans *The Magic of Spectacular Theater*, pour parler de notre monde virtuel, des nouveaux espaces de perceptions mentales que ce monde propose, j'avais envie de créer un décor d'écran d'ordinateur. Tout se passe comme dans un écran d'ordinateur. On est dans cet espace et le réel se dissout un peu. L'exemple parfait, c'est pomme Z (annuler). Il peut m'arriver de faire pomme Z sur le plateau, de faire quelque chose et de l'annuler. On entre dans la logique de communication et d'invention qui est celle des technologies.

De quelle manière avez-vous travaillé avec Philippe Quesne?

Gérald Kurdian. J'ai fait appel à lui pour son rapport à l'objet, au fétichisme, à son passé de compositeur d'espace. Et je lui ai proposé de réfléchir à des dispositifs, des machines qui me permettraient de donner à mon corps des capacités magiques: lévitation, disparition, métamorphose. C'est une des grandes différences de *The Magic of Spectacular Theater* avec mes spectacles précédents. J'essaie de poser la question de l'écriture chorégraphique. Je crois que la chorégraphie, c'est jouer sur un régime de forces et d'intensités dans le temps. Alors j'aimerais proposer un corps de performeur qui change tout le temps parce qu'il est toujours autre chose (avatar, hologramme) ou simplement parce qu'il porte un nouveau costume.

Allez-vous à nouveau recourir au film?

Gérald Kurdian. Oui, mais pas de la même façon. J'essaie de travailler à construire en direct un clip monté à partir des images du spectacle et qui pourrait sortir du spectacle et aller dans le réel, par exemple servir de promotion à mon prochain album. Ce qui m'intéresse, c'est de mener un projet global qui s'inscrit dans toutes les dimensions de l'économie du spectacle vivant.

Justement, en termes économiques, vous chantez plutôt en anglais ou en français? Qui est votre public?

Gérald Kurdian. J'ai chanté en anglais pendant très longtemps et là je me tourne vers le français. Moitié moitié, je dirais. Et c'est intéressant parce que d'un coup, ça devient un espace pour le discours alors que l'anglais n'en était pas vraiment un. Ce que j'utilise en français, ce n'est plus la langue pop (you, me, love, etc.) mais c'est une langue qui peut expliquer d'où je viens, ce que je suis en train de faire. Du coup, je me sens plus intègre.

CULTUREBOT / New York / Septembre 2012

Gérald Kurdian on "The Magic of Spectacular Theater"

by Jeremy M. Barker

Gérald Kurdian is skeptical of the visual art world he once planned to enter "on two levels," he explained. "On the economic level, I had trouble understanding how something as abstract as an art object—a contemporary art object—could be framed commercially. Which I have no problem to understand for a record. Because culturally we are shaping our songs, they shape them for a 74 minute record. The second thing was I was that I was really not interested in making objects. I mean, I love object—I have a total fetish, I really adore objects. But I trouble putting another object in the world. I had the sensation that the domain of objects is so full—China is producing so many objects every day—there was something ecological, not on the environmental level, but ecological in saying I don't see why I should add this pot or this box or this thing. I like ephemeral things, and also hijacking existing objects." This sort of skepticism to means of production and modes of framing is probably that thing that, above all, links the artists brought together by [FIAF's Crossing the Line Festival](#). Like many of these artists, Kurdian is creating bluntly transdisciplinary work, by which I mean that it's a lot easier to explain what "transdisciplinary" means when you're referencing a guy who studied visual art, and sort of stumbled into contemporary dance, while transforming himself into a pop musician questioning the basic premises of pop music. Oh, and [his show at this year's CTL](#), which plays for two days, [Sept. 18 & 19 at Abrons Arts Center](#) and is called The Magic of Spectacular Theater, adds stage magic, in similarly deconstructed form, into the mix. The Paris-based Kurdian began his career exploring visual art while a student at the Ecole Nationale Supérieure d'Arts de Paris-Cergy, before moving through the world of contemporary dance by taking part in a program at the Centre Chorégraphique National de Montpellier in 2007-8, when choreographer Xavier Le Roy, that year's "associated artist," established a sort of pyramid scheme of artistic collaboration by inviting a small group of artists to the program, who each in turn invited their own small group of artists, and so on, casting a wide net and drawing people in from diverse practices and backgrounds. But for a number of years, Kurdian has been involved in music, releasing his first album as [This is the Hello Monster!](#) in 2010. Described as "avant folk" by the label-obsessed music press, Kurdian's music both indulges and resists the simple pleasures of pop music through interrupting standard expectations. Musically, you could describe his work as existing on the spectrum somewhere between Grizzly Bear and Antony and the Johnsons, but not coming from any sort of musical background, Kurdian struggles with the idea of naming his influences. "As a musician, I didn't study music, I came in like, in French we say 'comme un cheveu sur la soupe,'" he told me, standing outside the theater at Abrons last week. "'Like a hair on the soup.' I came in the musician totally like a hair on the soup." While he acknowledges a certain influence among him and the other artists he was coming up with from [the Moldy Peaches](#) ("This sort of eerie punk scene, people who would not be nervous punks, but just telling about how life can fall apart with very simple musical means"), Kurdian's primary interest lies less in style or the imitation of an aesthetic than in the process of creating not only the music itself, but the entire construction of pop musician identity. He quickly flipped through a list of artists whose approaches had influenced his thinking about music, from Steve Reich to Brian Eno to Phillip Glass, and pointed to Einstein on the Beach as having a profound impact on him while he was still studying art. What their work shared was an exploration of their own relationship to music, and that exploration animates his own work. "Within the show, I'm presenting research," he explained of The Magic of Spectacular Theater. The show purposefully falls somewhere between a theatrical event and a concert, consciously toying with your expectations, just as Kurdian does a performer, even when performing a traditional concert in a club context. "I'm still thinking about that, to see difference between the relationship the audience has with the performer in an institutional theater, and to see the relationship the audience has to the performer in the private, industrial scene," he said. "Which is very different. I'm not the same person, I don't behave the same way, people don't project themselves on me the same way. In one field, people expect me to be very articulate, and complex. In the other I should be the most loose and crazy and the more absurd I can be the better, and if I can look strange it's even better!" Hence the introduction of magic to the conceptual mix. "It's a bit tricky because really it's magic in the broad sense. Like, what is mesmerizing, what is fascinating?" he said, adding: "When I talk about magic, it's also that—what is the fantasy that surrounds music, as a practice? What is a singer, what does it mean to go onstage? I always felt the situation was totally absurd. It's one guy, and 200 or 300 or so on people watching this guy. It's totally absurd. So that's what I hear when I think 'music.'" This sort of construction is explored scenographically in the piece through Kurdian as the performer and operator interacting with a video projection of consumer grade computer and online technology. (Facebook was mentioned and Google Street View was being played with as I arrived.) Part of what Kurdian wants to explore is the idea of the virtual body, in the sense that technology and media permit us a sort of creation of identity which he intends to explore by contrasting himself as artist with his identity as a pop musician, constructing and deconstructing those identities through digital means and magic. "What is still interesting me in contemporary art is the way to create objects," he told me. "That's why I chose spectacle, or shows, because it's the perfect opportunity to share the fabrication of the object."

GERALD KURDIAN – THISISTHEHELLOMONSTER dans le cadre de « New settings » à la Cité Internationale

par Smaranda Olcèse

Performeur aguerrri, qui endosse pour l’occasion le rôle d’apprenti sorcier, Gérard Kurdian fait descendre les astres dans une petite salle sous les combles du Théâtre de la Cité internationale. La soirée ne baigne pas pour autant dans une musique de sphères. L’auteur-compositeur-interprète nous emporte par un set rafraîchissant, à l’énergie empreinte d’humour et de douceur.

Voici l’exemple réjouissant d’une collaboration qui prend et prolifère : *New Settings*, projet soutenu par la Fondation d’entreprise Hermès et accueilli par le Théâtre de la Cité internationale, propose sa seconde édition. Quatre créations au programme témoignent d’un même souci pour l’épanouissement d’imaginaires hybrides. Pour chaque création, le fil conducteur met en tension un artiste de la scène et un plasticien pour des propositions d’une liberté de ton enthousiasmante. Arrêtons-nous un instant sur le tandem Gérard Kurdian / Philippe Quesne.

Habitué des galeries d’art et des musées, depuis quelques années déjà, THISISTHEHELLOMONSTER distille ses chansons envoûtantes sur les scènes alternatives de Paris, du Nouveau Casino au Point Ephémère, et met le béguin dans des premières parties enflammées lors de festivals comme Rock en Seine ou Solidays. Pas question pour Gérard Kurdian de renoncer à la musique pour cette nouvelle création. Le regard de Philippe Quesne, metteur en scène, « compositeur d’espaces » et enchanteur du quotidien lui devient précieux. Ce petit air de famille qui rapproche Gérard Kurdian du héros de la pièce *L’effet de Serge*, artiste solitaire et maître de l’artifice fait maison qui invite les copains dans son laboratoire pour voir ses spectacles, est particulièrement touchant.

En effet, Gérard Kurdian accueille son public de manière directe et chaleureuse, une certaine connivence s’installe très vite. Le plaisir qu’il prend à chanter, à lancer des boucles sonores surprenantes d’inventivité, à combiner des sons des plus incongrus dans une matière musicale très élaborée, finissent par nous emporter. La magie opère du premier coup. Il faut dire que la recette est simple et toutes les ficelles bien en vue. Ainsi de la caméra qui capture une image en plongée, du centre de la scène, ainsi de la maquette puérile du Théâtre de la Cité internationale, ainsi de la malle transpercée de sabres en plastique coloré. Le pentagramme qui trône au milieu du plateau est tracé avec du gaffeur et dans le schéma explicatif figurant sur un paper-board, les retours du public sur un spectacle sont représentés comme une petite pluie.

Ces techniques low-fi, alliage fragile et précieux d’artisanal et de dérisoire, servent à merveille un propos qui puise dans l’imaginaire collectif, met en exergue, avec intelligence et humour, les tensions irrépressibles du spectacle vivant, tirillé entre présence et représentation, illusion et pratique.

Le metteur en scène orchestre un glissement tout en douceur de l’autre côté du miroir. Au-delà de la simple posture spectatorielle, il stimule la fonction créative. Les bruits hypnotiques des vagues et autres incantations bercent ses chansons, des flammes s’embrasent (après plusieurs tentatives échouées) dans sa paume, des purifications ont lieu à coups de brouillard sur le plateau et dans la salle... Tout cet ensemble fait la relation frontale à un théâtre qui nous regarde – littéralement, à travers des yeux de fantôme de dessin animé –, se muer indéfiniment, l’espace devenir poreux, les incidents de l’imaginaire possibles. Les planètes en quadrature, simples découpages en papier animés par des projections vidéo, se chargent d’une véritable électricité. L’utopie *d’une communauté à la recherche de ses propres mystères prend forme sous nos yeux*.

Cher Gérard,

Je ne suis parvenu à te joindre au téléphone, je te sou mets donc ici mes pensées au sujet de notre éventuelle collaboration. Je dois dire que je fondais beaucoup d’espoir en la représentation d’hier soir, puisque la musique a cette spécialité de nous dévoiler en un second temps ce qui la première fois ne nous apparut que rapidement; et ce fut le cas, je dois dire. J’étais encore plus emballé que la première fois - à cette nuance près que tu me semblais, somme toute, plus à ton aise lors du vernis- sage *Débords*. Cela dit je crois avoir mieux cerné certaines chansons et découvert d’autres avec le même plaisir. Mon problème, je dois bien te l’avouer, est que cela ne m’a pas encouragé dans le sens de l’écriture. Plus j’y pensais, plus je me disais : mais comment pourrais-je conceptualiser des chansons qui parlent tant d’elles-mêmes, qui nous happent dans ce petit jeu cyclonique de l’intimidé/intimidant, qui énoncent mais reculent, chétives, bercent et donnent le hoquet aux oreilles tout à la fois ? Je me dis que parler de tes chansons est fondamentalement une redon- dance, un excès. Mais étrange cependant que l’adjectif “chétive”, au féminin, me dise quelque chose au sujet de ta musique. C’est un mot au sens hétéroclite dont les différentes connotations opacifient l’utilisation commune que l’on en fait - comme ton chant - et qui comporte notamment la signification ancienne de “prisonnier”. Bizarre, n’est-ce pas ? Toujours est-il que le “chétif” n’est pas simplement le contraire du ro- buste ou du vigoureux mais c’est aussi une manière *pauvre* (ascétique) d’appeler quelqu’un ou quelque chose à soi, une manière d’aguicher en s’abîmant soi-même dans une parure sentimentale, une auréole ou un halo que l’on fait croître entre l’autre et soi-même pour le pousser au franchissement, à la transgression (“Je suis mon corps et mon corps est à toi”, c’est bien ça que tu dis dans une des chansons ?). Bref, “chétif” est une espèce de mot impur. Les figures imaginées par Botticelli pour l’illustration de Dante sont chétives, les icônes préraphaélites, les pas de danse de Philippe Découffé qui me restent en tête, une certaine concep- tion du jeu d’acteur chez Pasolini, sont chétifs. D’ailleurs, ce qui me décourage un peu plus, je ne sais même pas, à vrai dire, s’il serait bien raisonnable d’écrire sur toute cette “mise en scène” de tes propres doutes et résignations, de la distance que tu sèmes parfois, au gré de quelques étalages humoristiques - comme pour nous décourager de nous accli- mater au “format” de la chanson, telle qu’elle serait une évidence, un échappatoire pour âmes sensibles, une solution facile au problème de l’ennui. Tout cela tu sembles le retarder ou le repousser par une ironie feinte. Même l’ironie n’est pas une ironie chez toi. De fait, je me de- mande si ces aspects de ton travail ne mériteraient pas plutôt de rester dans la discrétion des non-dits partagés et dans le “flou artistique”. Je me dis : si tu creuses de telles poches de non-sens ou de débordement irrationnel, est-ce bien juste de chercher à les combler ? Ne rien écrire à ce propos non plus, donc. Finalement même cet ancrage conceptuel qu’il me faisait plaisir d’avoir perçu, entre le film *Phantom of the Para- dise* et ta musique, après que je t’interrogeai là-dessus et que tu me répondis allègrement “c’est mon film culte”, ne me semble plus tenir - ou du moins ne suis-je pas à la hauteur pour en dégager la pertinence. D’abord parce que le mythe de Faust est à peu près aussi impur que le sens du mot chétif, qu’il serait bien vain de vouloir en choisir une vari- ante pour créer une métaphore décrivant ta musique, bien que celle-ci entretienne, ici et là, quelque relation avec l’instance fantasmatique du bien et du mal. Je veux dire par là cette schizophrénie latente qui peut vous habiter, le Winslow Leach de Brian de Palma et toi. De verser dans un lyrisme débridé, baroquisant, mais de le disputer sourdement à une conscience postmoderne de la musique en tant que fétiche, in- dustrie et marchandise. Bien malaisé pourtant celui qui voudrait tirer des conclusions “politiques” à ta musique. En revanche, s’il était un “gai savoir” nietzschéen, en musique, ce serait peut-être celui de faire réson- ner ensemble des relents de variété française, de doo-wap américain,

de comptine (j’ai bien aimé “paperboy”) et de plainte, du synthé- tiseur 80’s et des rythmiques “easy-listening” avec des structurations concrètes (je veux dire cette forte tendance à déployer le processus créa- tif ou la construction d’un morceau à travers l’interprétation même que l’on en fait, ce qui correspondrait littéralement à une espèce de “hard- listening”). Tu réalises, à la manière d’un cadavre exquis, un puzzle de sources hétérogènes – monstrueuses les unes aux autres – dont la mo- saïque finale est tout sauf géométrique ou digérée. Mais ce qui est beau c’est que tu es capable d’incarner ces constellations presque en un souf- fle, une inclinaison d’épaule, un rire dément. J’aime l’idée que tu serais, à ta façon, l’incarnation décomplexée (mais angoissée) d’une époque où parler de culture musicale devient de plus en plus difficile sauf à res- sasser l’histoire passée, alors que s’il est bien un mode d’expression qui devrait se mouvoir indéfiniment contre la réification c’est bien elle... que tu incarnes cet éclatement de la culture en un champ microcos- mique de rémanences désuètes et surgissements mnésiques : un son qui nous rappelle à tous quelque chose d’un peu différent, et cependant la même chose, grâce au caractère populaire du synthétiseur dont il sort ; un certain vibrato dans la voix nous replongeant dans un vague souvenir de quelque moment d’instabilité passé avec l’être aimé. Ton air dandy de ne pas mettre les choses en œuvre, tant et si bien qu’il ressort de ton corps même, quelque chose comme une « œuvre ». Mais va expliquer cela dans un texte... Cela reste une aspérité, une excroissance dans le spectre des disciplines contemporaines et des arts vivants qui rend tou- jours un peu plus difficile d’en parler ou d’écrire. Avec “hard-listening”, je jouais le jeu de la terminologie ubuesque qui depuis longtemps gagne le champ de la critique musicale (symptôme qu’il est toujours délicat de conceptualiser des chansons). “Low-fi”, ce serait encore un de ces termes vides, un trou de langage, qui pourrait naturellement s’amarrer à ta musique. Et pourtant, bien sûr qu’une essence bricoleuse de la prime enfance affleure ici. En revoyant le petit zoo dont tu t’appliques à orner ton instrument, je pensais même au texte de Baudelaire intitulé « Mo- rale du joujou » (1853) où il note : « Le joujou est la première initiation de l’enfant à l’art, ou plutôt c’en est pour lui la première réalisation, et, l’âge mûr venu, les réalisations perfectionnées ne donneront pas à son esprit les mêmes chaleurs, ni les mêmes enthousiasmes, ni la même croyance. » D’ailleurs tes dinosaures semblent eux-mêmes la métaphore de ton adresse au public. Tu « fais joujou » avec lui, comme un enfant, de son admiration pour les dinosaures, ne fait qu’exprimer la primitivité de sa propre existence. D’une autre façon, encore, je revois certaines figures de l’arte *povera* comme Mario Merz ou Claudio Parmiggiani qui démontraient une telle « morale » dans leur travail du rapport entre objet et langage. Je ne t’en donnerai pas d’exemple précis, puisque ceci n’est pas le texte que j’aurais pu écrire si le trouble que m’inspire ta musique ne m’en avait empêché. Plus j’y pense et plus je désespère de mettre ce nuage d’impressions en forme et en marche. Je recule, donc, pour cette fois.

Tu me vois d’autant plus navré que je n’avais, jusqu’alors, jamais désa- voué ma parole, une fois celle-ci engagée, d’écrire un texte. À vrai dire, la défection ne fait bien que me confirmer cette inspiration érigée en principe : ne jamais m’aventurer à rationaliser les termes de ma relation, passionnément tumultueuse et pour ainsi dire, « sauvage », à la mu- sique. En espérant que tu sauras y voir un signe discret de mon affection à l’égard de la tienne.

Amitiés, MoradMontazami

03.05.08